

Du même auteur  
*chez Corti*

*Feuilles d'herbe*, 1855, trad. Éric Athenot

Série américaine  
*Derniers titres*

John ASHBERRY, *Le serment du Jeu de Paume*,  
trad. Olivier Brossard  
Paul BLACKBURN, *Villes*, suivi de *Journaux*,  
trad. Stéphane Bouquet  
Rachel BLAU DUPLESSIS, *Brouillons*, trad. Auxeméry  
Norma COLE, *Avis de faits et méfaits*, trad. Jean Daive  
Robert DUNCAN, *L'Ouverture du champ*, trad. Martin Richet  
Larry EIGNER, *De l'air porteur*, Martin Richet  
Peter GIZZI, *L'Externationale*, Stéphane Bouquet  
H. D., *Trilogie*, trad. Bernard Hoepffner  
Lorine NIEDECKER, *Louange du lieu*,  
trad. Maïtreysi & Nicolas Pesquès, Abigail Lang  
George OPPEN, *Poésie complète*, trad. Yves di Manno  
Michael PALMER, *Première figure*,  
trad. Éric Suchère, Virginie Poitrasson  
Jerome ROTHENBERG, *Journal Seneca*, trad. Didier Pernerle  
Gertrude STEIN, *Lève bas-ventre*, trad. Christophe Lamiot Enos  
Cole SWENSEN, *Le nôtre*, trad. Maïtreysi & Nicolas Pesquès

WALT WHITMAN

*Manuel d'Amérique*

suivi de

*Recueil*

Traduit par Éric Athenot

*Domaine romantique*

---

ÉDITIONS CORTI

Photo de couverture :  
*Walt Whitman* © US National Archives, Roger Violet

*Le programme des parutions et le catalogue  
général sont en ligne sur [www.jose-corti.fr](http://www.jose-corti.fr)*

Titre original : *American prayer*  
© Éditions Corti, 2016  
n° d'édition : 2211  
isbn : 978-2-7143-1149-8

## PRÉFACE

### *Whitman prosateur*

Walt Whitman aura en fin de compte été plus prolifique comme prosateur que comme poète. Soucieux de léguer à la postérité cet important volet de sa production littéraire, il supervisa l'édition définitive de ses textes en prose en 1892, l'année même de sa disparition. Ces textes furent confiés à un éditeur de Philadelphie, David McKay<sup>1</sup>, qui publiait la même année l'édition définitive de *Feuilles d'herbe*, dite «édition du lit de mort». Il faut noter que c'est avant tout comme journaliste que Whitman fourbit ses armes d'homme de lettres. L'article le plus ancien qui nous soit parvenu accompagné de la signature «Walter Whitman» (comme s'appelait encore l'adolescent de quinze ans) est daté du 29 novembre 1834<sup>2</sup>. Quand paraît, en 1855, la première édition de *Feuilles d'herbe*, Whitman compte à son actif des centaines d'articles et d'éditoriaux. Auparavant, dans les années quarante, il avait fait également paraître dans la presse une dizaine de nouvelles, dans lesquelles il traitait de façon assez morbide, et dans un style qui n'évitait pas toujours le sensationnalisme racoleur, divers sujets de société tels les châtiments corporels à l'école («Mort dans la salle de classe») ou l'alcoolisme («Franklin Evans ou l'ivrogne»). Le geste poétique de Whitman devait par ailleurs demeurer étroitement associé à la prose. Les premiers lecteurs de *Feuilles d'herbe* eurent à cet égard bien du mal à percevoir la dimension poétique du vers libre whitmanien. On peut en juger par la condamnation sans appel de l'un d'eux, qui voyait dans celui-ci de la «prose énervée découpée

en vers qui ne feignent ni mètre ni régularité<sup>3</sup>. Whitman est en partie responsable de cette confusion. Le long poème «Sur les rives de l'Ontario bleu» ne reprend-il pas en effet, dès 1856, en les disposant sous forme de vers, des passages entiers de la célèbre préface la première édition<sup>4</sup> ? Par ailleurs, le lecteur attentif retrouvera dans maints passages des textes ici rassemblés des tournures de phrase présentes dans les poèmes. Il est donc clair que, pour Whitman, la frontière reste ténue entre les deux formes d'écriture. Ne prétend-il pas, dans un texte publié *infra* que «l'heure est venue de briser en substance les barrières formelles érigées entre prose et poésie» (p.215) ?

### *Manuel d'Amérique*

Le présent volume réunit des textes qui couvrent quatre décennies. L'essai d'ouverture, *Manuel d'Amérique*, fut publié en 1904 à titre posthume. Horace Traubel, légataire universel de Whitman, rassembla des notes réparties sur 110 feuillets épars, reliques, selon lui, de la couverture en papier des exemplaires non reliés de la première édition de *Feuilles d'herbe*. La critique s'autorise généralement de ce détail pour dater ces pages de 1856, soit l'année qui suit la publication des poèmes. N'oublions pas que le poète déclarait au même Traubel ne voir dans son recueil poétique liminaire qu'«une simple expérience langagière» (“*only a language experiment*”). Non content de ce lien consubstantiel avec les premiers poèmes, *Manuel d'Amérique* est également contemporain d'un article important consacré par le poète au langage, «L'immense héritage de l'Amérique», publié dans *Life Illustrated*. Selon Traubel, cependant, certaines de ces notes proviendraient d'une période plus tardive, preuve que les réflexions sur le langage menées par Whitman dès les années 1850 devaient demeurer foncièrement inchangées en dépit du passage des ans. Si certaines des spéculations de Whitman furent exposées au gré des préfaces successives de *Feuilles d'herbe*, ce n'est qu'à l'état de notes que les plus ambitieuses (celles contenues dans *Manuel d'Amérique* justement) nous sont parvenues.

Whitman, toujours selon Traubel, aurait eu l'intention de rédiger une conférence à partir des notes rassemblées dans *Manuel d'Amérique*. Lu dans la foulée des *Feuilles d'herbe* de 1855, ce texte, bien qu'inachevé et parcellaire, frappe par une égale hardiesse de formulation, une tendance très marquée à enfilet les métaphores jusqu'à saturation sémantique et, comme dans le recueil poétique contemporain, par un lien consubstantiel entre langage poétique et monde matériel. On relèvera que Whitman visait à utiliser ces observations dans le cadre d'une conférence destinée: «[a]ux jeunes Américains, hommes et femmes, aux hommes de lettres, orateurs, pédagogues, musiciens, juges, présidents, etc.»<sup>5</sup>. Celle-ci ne vit jamais le jour. Il s'agissait clairement pour le poète, comme le démontrent par ailleurs les textes réunis dans *Recueil*, de formuler des considérations sur une langue poétique et nationale dans un pays en plein devenir, à l'instar de ce qu'il nomme à plusieurs reprises «notre expérience démocratique nationale». À ce titre, pour créer une littérature qui puisse se présenter comme autochtone, il restait encore aux États-Unis, débarrassés du joug britannique, à se libérer de l'idiome hérité de l'ancien pouvoir colonial. D'où, chez Whitman, l'imbrication si intime du linguistique et du politique. Le poète suivait de très près les travaux du lexicographe Noah Webster (1758-1843), dont le dictionnaire, paru pour la première fois en 1828, articulait dans son titre, *Dictionnaire américain de la langue anglaise*, le paradoxe d'une américanité qui allait bientôt se voir à jamais accolée en épithète au substantif «anglais». Pour le poète, l'émancipation de la langue des États-Unis devait passer par un nettoyage culturel systématique. À commencer par les toponymes hérités des anciennes puissances colonialistes. «Que savent de tels noms de la démocratie (...) ?» demande-t-il (p. 42). Il n'est à ce sujet nullement surprenant que Whitman, en plus de prôner l'usage des toponymes autochtones, se soit gri-sé à ce point du vocabulaire de l'industrie et de la finance, dont il dénonce cependant les excès dans *Perspectives démocratiques*: «Les usines, les manufactures et toutes les activités accomplies par des centaines de fabricants différents produisent des milliers de mots» (p. 34). Ce sont justement ces derniers qui devaient en

partie formuler la mission civilisatrice que le poète attribue à la nation américaine.

Plus frappante (et peut-être également plus évocatrice pour le lecteur contemporain) est la dimension physique attribuée au langage par Whitman. La langue chez ce dernier est affaire de corps athlétique, désirant autant que désiré, tout entier voué à l'engendrement d'une nation de citoyens-poètes. À cet égard, l'élocution n'est pas une simple affaire d'instruction scolaire mais plutôt le résultat d'un entraînement musculaire assidu, à l'instar de celui auquel s'astreignent les chanteurs lyriques : « Le charme que dégage une belle prononciation de tous les mots, dans toutes les langues, tient à des organes vocaux parfaits et souples et à une âme harmonieuse et pleinement développée » (p.32). Et ses chers « jeunes hommes de Mannahatta, tout particulièrement les conducteurs de chevaux et tous ceux que leur travail amène à crier et à donner des ordres à haute voix », font montre de talents de vocaliste tout aussi admirables que ceux « des grands chanteurs italiens » qu'il allait admirer à l'époque à New York et dont les prouesses ne furent pas sans incidence sur la vocalité des premiers poèmes (p.26). Le littéraire qu'il nomme « [l']écrivain parfait » ne devra à cet égard pas se contenter de coucher des mots sur la page. Il lui incombera, entre autres, de « les faire danser, embrasser, s'accoupler comme l'homme et la femme » (p.30). Les « compositions verbales parfaites » deviendront alors pour Whitman l'espace privilégié de la restitution du « corps humain, mâle ou femelle » (p.37). La théorie langagière de Whitman pourrait se comprendre, à tort, comme néoplatonicienne, lointaine héritière d'un Cratyle mal digéré. On va voir dans *Perspectives démocratiques*, que la situation est plus complexe.

### *Recueil*

L'histoire éditoriale de *Recueil* connaît un prélude cocasse et sulfureux. En 1882, l'éditeur bostonien James R. Osgood, pour se prémunir des accusations d'obscénité dont faisait l'objet la nouvelle édition de *Feuilles d'herbe* qu'il avait lancée sur le marché au mois d'octobre de l'année précédente, retire le livre de la vente. Le résultat ne se fait pas attendre, et les exemplaires en-

core disponibles s'arrachent comme jamais du vivant du poète, avant ou après. L'éditeur de Philadelphie Rees Walsh and Company flaire le coup médiatique et propose l'année suivante au poète d'assurer la publication de ses textes en prose. *Recueil* paraît alors conjointement avec *Le Livre des jours*<sup>6</sup> et *Textes de prime jeunesse*. Ce détail biographique permet de saisir l'implication de la préface apposée par Whitman à son recueil. Il y est en effet question d'un « besoin impérieux de fournir de la copie aux imprimeurs » (p. 43), et l'on sent à maintes reprises un flottement éditorial dû à la rapidité de la mise en forme de recueil, flottement perceptible jusque dans l'édition définitive de 1892. La table des matières met en évidence le souci constant qu'avait Whitman d'asseoir son discours en matière de poésie sur de solides bases idéologiques, ainsi que le projet, plus ambitieux, de soumettre le politique au littéraire<sup>7</sup>. Les pages qui composent *Recueil* furent écrites pour l'essentiel à Washington puis à Camden, dans la banlieue de Philadelphie, alors que *Manuel d'Amérique* se ressent de l'ivresse sensuelle procurée au poète par l'agitation new-yorkaise. L'esprit qui règne dans *Recueil* est profondément marqué par le tout récent conflit sécessionniste, auquel le poète, à l'instar d'un pays soucieux avant tout de réconciliation nationale, s'emploie à trouver une justification *a posteriori*.

La pièce maîtresse du recueil est *Perspectives démocratiques*, dont Whitman rappelle brièvement en note (p. 61) les circonstances de publication. Au mois d'avril 1867, le philosophe écossais Thomas Carlyle publie dans le *Macmillan's Magazine* un pamphlet incendiaire dénonçant la promulgation d'une nouvelle loi, le *Reform Act*, qui accorde le droit de vote à près d'un million et demi de membres de la classe ouvrière britannique. Le titre de l'essai, *Sur les rapides du Niagara...* et après ?, fait référence aux casse-cou qui dévalaient les chutes du Niagara enfermés dans un tonneau<sup>8</sup>. Comme conséquence majeure du *Reform Act* de 1867 Carlyle dépeint une Angleterre suicidaire prête à se fracasser dans les eaux tumultueuses de la démocratie à l'américaine. Dans son essai, sans se départir de l'humour au vitriol dont il est coutumier, Carlyle parle en des termes violemment racistes de l'importance démesurée accordée outre-Atlantique à ce qu'il nomme la « question nègre ». Il est en particulier plein

de dédain à l'égard de la guerre de Sécession et de la nouvelle liberté consentie aux esclaves (si l'esclavage avait été aboli le 6 décembre 1865, les deux amendements octroyant la citoyenneté et garantissant le droit de vote aux noirs allaient être ratifiés, respectivement, en juillet 68 et en février 70).

Whitman conçoit *Perspectives démocratiques* comme une réponse directe aux objections de Carlyle (même s'il faut attendre une quinzaine de pages avant qu'il ne soit fait mention de ce dernier). À l'origine, il s'agissait de trois textes distincts (d'où l'inévitable sensation de redites), voués à paraître dans le magazine *Galaxy*, bimensuel fondé en 1866 et absorbé douze ans plus tard par *The Atlantic Monthly*. Seuls les deux premiers volets furent publiés («Démocratie», en décembre 1867, et «Personnalisme», en mai 1868). Ils devaient être suivis de «Littérature orbiculaire», qui ne fut jamais publié sous sa forme initiale mais qui devait néanmoins constituer la troisième partie du texte définitif. Whitman réunit ces trois essais, leur accola un titre général, *Perspectives démocratiques*, et publia le tout en 1871, avec l'intention de réviser son texte et de l'augmenter à l'instar de *Feuilles d'herbe* (qui fit l'objet de sept versions différentes entre 1855 et 1892). Cet essai, hormis quelques révisions mineures, devait rester en l'état jusqu'à son inclusion, en 1882, dans *Recueil*, dont il était le centre de gravitation. En 1892, il figure en ouverture du second volume des textes en prose réunis par Whitman. C'est la version traduite ici<sup>9</sup>.

À regarder le titre des trois sous-sections qui composent *Perspectives démocratiques*, on décèle l'orientation donnée par Whitman à son argument. Sont étroitement imbriquées trois constantes de la pensée politico-littéraire whitmanienne : l'exceptionnalisme démocratique américain, l'équilibre précaire entre le collectif et l'individuel, et le désir toujours contrarié de voir naître une littérature américaine qui englobe et parachève les deux précédents. *Perspectives démocratiques* est rédigé en pleine phase de reconstruction nationale, dans le sillage de la victoire écrasante, à la fois libératrice et dévastatrice, de l'Union nordiste sur la Confédération sudiste. Le redressement du pays («ces États» comme le désigne Whitman au fil de l'essai) passe par l'affirmation de certaines valeurs que Whitman attache à

ce qu'il nomme l'«expérience démocratique nationale» tentée par les États-Unis en 1776 et parachevée selon lui (idée fort répandue à l'époque) par le conflit sécessionniste. Au fil de l'essai, s'ébauche l'hypothèse selon laquelle le littéraire est la base principale du politique, dont le corollaire est tout naturellement que le politique ne saurait trouver d'autre sens que celui que lui accorde la littérature.

L'obsession whitmanienne de voir la littérature reconnue comme pierre angulaire de l'édifice démocratique américain imprime au texte une teneur désarmante pour qui attend une analyse politique en bonne et due forme. Il semblerait que *Perspectives démocratiques* soit davantage une réponse au Platon de la *République* qu'au Carlyle de «Sur les rapides du Niagara». Au livre X, on s'en souvient, Socrate fait la démonstration un brin spécieuse que le poète (terme à entendre au sens large puisqu'il désigne également les dramaturges) est un imitateur à l'instar du peintre, et qu'en en appelant aux émotions du lecteur ou de l'auditoire, il s'adresse aux passions humaines les plus viles et non à celles, supérieures, de l'âme. Cela lui vaut d'être exclu de la Cité par Socrate<sup>10</sup>.

Chez Whitman, au contraire, la littérature figure en tête des éléments propres à renforcer ce qui constitue à ses yeux la supériorité des États-Unis sur des nations européennes que le poète persiste à qualifier de «féodales». Si la valeur des institutions américaines telles que les ont formalisées les textes législatifs est selon lui incalculable, le poète passe son temps dans son essai à évaluer la forme que prennent celles-ci dans l'Amérique contemporaine et l'intérêt vital qu'il y aurait à les renforcer par la création d'une littérature autochtone à même de leur donner le supplément d'âme qui leur font, selon lui, encore défaut. Pas d'institution ni de pays qui tienne durablement sans ses poètes, que Whitman désigne au passage comme classe à part entière, au même titre que les ouvriers ou que les aristocrates européens. Si la démonstration tend à bégayer au fil de l'essai, c'est que, de ce qu'il perçoit comme une évidence spirituelle Whitman ne peut en fin de compte échafauder qu'une proposition rhétorique, une élaboration quasiment fictionnelle qui illustrerait la thèse suivante : c'est le poème archétypal qui est le

ciment institutionnel d'une nation (d'où les références régulières aux épopées européennes et asiatiques).

*Perspectives démocratiques* résonne cruellement de la difficulté qu'éprouve le poète à offrir une définition pratique de ce qu'il nomme «la littérature démocratique de l'avenir» (p.94). Malgré les Hawthorne, les Thoreau, les Melville et autres Poe, Whitman pousse la mauvaise foi (que renforce sans doute une dose d'ignorance bien compréhensible, à une époque où le marché littéraire américain était dominé par les *bestsellers* de Louisa May Alcott ou d'Augusta Evans) jusqu'à prétendre qu'il n'existe encore aucun auteur digne de la démocratie américaine. C'est paradoxalement en s'appropriant l'énergie épique des chefs-d'œuvre littéraires du Vieux Monde que les œuvres littéraires américaines de l'avenir donneront naissance aux poètes rêvés par Whitman en forme d'oxymore : les «doux despotes démocratiques de l'Ouest» (p.98).

La valeur politique, voire pratique d'un essai comme *Perspectives démocratiques* reste et restera longtemps encore à prouver, malgré les tentatives de sauvetage peu convaincantes de la part de divers spécialistes américains de science politique<sup>11</sup>. À présent que d'autres démocraties ont vu le jour (au rang desquelles les monarchies parlementaires que Whitman qualifierait encore aujourd'hui de «féodales»...), l'exceptionnalisme américain semble moins singulier et moins éblouissant. On sait également ce qu'il devait advenir, deux décennies après la rédaction de cet essai, de l'inclusion des noirs américains dans le tissu politique du pays. Le moins que l'on puisse dire, près d'un siècle et demi plus tard, c'est que la lumière que Whitman croit voir la démocratie américaine jeter sur le Vieux Monde enténébré en 1867 est loin de s'être propagée à l'ensemble de la planète. Une certaine bien-pensance hypocrite se fait fort d'ériger en vérité irréfutable que l'idéal démocratique n'est pas viable sous tous les climats. Davantage qu'un traité de science politique, ce texte doit se comprendre et se goûter comme un manifeste poétique, comme l'expression, parfois maladroite parce qu'aveuglée par un poignant mélange de confiance démesurée et d'angoisse viscérale, d'un idéal impossible, voire même peu souhaitable qui renverse à 180 degrés le point de vue platonicien. Il est indéniable qu'en